PASCAL
DEMARQUOY

Cold case en sol mineur



Les Editions La Gauloise

Du même auteur :

Histoire secrète des îles de Lérins
Editions La Gauloise – Janvier 2023
ISBN 978-2-38353-014-5

Karachi 8 mai 2002 (Témoignage d'un survivant)
Editions Balland – août 2023
ISBN 978-2-94071-949-5

Quel avenir pour nos îles de Lérins ?
Editions La Gauloise – été 2024
ISBN 978-2-38353-042-8

Pascal DEMARQUOY

COLD CASE EN SOL MINEUR

Roman policier

Les Editions La Gauloise

Maquette de couverture INNOVISION
Crédit photos – Pascal Demarquoy
Tous droits réservés pour tous pays

Copyright 2026 – Les éditions La Gauloise
2474 avenue Émile Hugues, 06140 Vence
ISBN : 978-2-38353-083-1
Cold case en sol mineur

1

Ce tunnel sombre devant moi… Si sombre… Ma vue se brouille… Je n'arrive plus à respirer normalement… Je suffoque… Je commence à courir pour ne pas mourir en tentant de fuir ce halo furieusement flamboyant qui dévore derrière moi chaque molécule d'oxygène. Le bruit de mes pas affolés est couvert par le terrifiant grondement des flammes dévastatrices. Cet instinct de survie paraît somme toute dérisoire face au torrent incandescent qui me poursuit à une vitesse dix fois supérieure à celle que m'autorisent mes capacités physiques limitées. Piètre tableau aux antipodes des témoignages communément rapportés des expériences de mort imminente. Loin de me diriger paisiblement vers la lumière de ma délivrance, celle-ci me pourchasse pour m'engloutir définitivement dans les tréfonds de l'enfer. C'est dans ces moments que le fil de nos vies envahit notre esprit en un flashback fulgurant…

Tout commença par un entrefilet de quelques lignes dans la rubrique des faits divers d'un journal local « La voix de Nord ». *Dans la nuit de mardi à mercredi, le jardin d'une*

propriété a subitement disparu pour laisser place à un trou béant profond d'une dizaine de mètres. Située dans une commune du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais, cette cavité a causé quelques frayeurs aux habitants qui ont été relogés dans l'urgence dans un hôtel de la ville. Plusieurs maisons voisines ont également dû être évacuées par mesure de précaution.

Dans les mois qui suivirent, l'évènement se reproduisit à plusieurs reprises dans les alentours et sur les territoires d'autres communes de la région. L'ampleur grandissante du phénomène commença à inquiéter les autorités et fit bientôt la une des journaux. Une multitude de spécialistes en tous genres, géologues, hydrologues, archéologues, historiens, affluèrent sur les lieux pour expertiser ou simplement commenter la catastrophe profitant opportunément d'une projection inespérée sur le devant de la scène. L'emballement médiatique entama ensuite son œuvre coutumière de rouleau compresseur en nous abreuvant de débats stériles sur les chaines d'information en continu pour exploiter le filon du scoop à bon marché.

Tout le sous-sol de cette région minière était truffé de galeries creusées de main d'homme pour en extraire le charbon, source précieuse d'énergie du siècle dernier. Jusqu'en 1930, les galeries en fin d'exploitation étaient remblayées. Puis la technique de foudroyage fut mise en œuvre, plus rapide et bien moins coûteuse. On laissait alors simplement s'affaisser le plafond des galeries après enlèvement de leur soutènement. Les puits avaient théoriquement tous été remblayés, mais des « bouchons » de remblais s'effondraient parfois, notamment à la suite de la remontée de la nappe phréatique. Inéluctablement, de tels effondrements de terrain se produisaient de temps à autre

sans prévenir. Ils engendraient rarement des blessures sur les personnes. Néanmoins des dégâts matériels importants pouvaient survenir sur les habitations, fissures dangereuses, lézardes irréversibles, voire destruction totale des édifices. Ces phénomènes constituaient une épée de Damoclès sur les têtes des habitants de cette région qui n'avaient d'autre choix que de subir ce risque sans trop y penser. Ils n'avaient guère les moyens ni la possibilité de changer de lieu de vie.

Au fil des semaines, ces évènements s'étaient multipliés puis ils ralentirent leur progression pour enfin finir par s'arrêter. Le cauchemar dura tout un été et la peur avait fait des ravages parmi les habitants. Nombre d'entre eux s'étaient quand même décidés à fuir la ville en se promettant de ne jamais revenir. Ainsi demeurait un immense trou profond d'une quinzaine de mètres et s'étalant sur une surface de quelques hectares. Plusieurs maisons avaient fini par s'écrouler totalement et les restes dérisoires de ces murs abimés furent achevés à grand renfort de pelleteuses pour vite effacer le souvenir de ce spectre planant sur tout le territoire. Nulle tentative vaine ne fut entreprise pour combler ce trou béant. Des barrières de protection avaient été installées à tous les endroits estimés dangereux pour prévenir les chutes accidentelles et la décision fut prise de laisser la nature faire son œuvre avec le temps. Petit à petit, les larmes célestes emplirent ce bol surfacique terrestre et au bout de quelques années de pluies incessantes dans ce nord de France habitué à leur fréquence soutenue, la cavité finit par se remplir pour se transformer en un étang paisible et majestueux. La nature ayant horreur du vide, la faune et la flore envahirent opportunément les lieux. Une diversité animale et végétale se développa et le site

devint le bonheur des pêcheurs, randonneurs et photographes amateurs.

La vie reprenait ses droits. De nouvelles habitations furent construites aux abords de l'endroit désormais prisé. Des sentiers de découverte furent aménagés pour attirer les promeneurs et une société de pêche locale fut investie pour étendre son activité de protection de la nature dans le but de sauvegarder les alentours et de réguler les prélèvements halieutiques. Ainsi la nature avait repris le dessus, et cette époque de peur insidieuse et de nuits sans sommeil finit par se transfigurer en une autre plus paisible et salutaire. La beauté et la richesse écologique de ce paradis constitua une manne touristique inespérée pour un département peu épargné par la surexploitation de ses sous-sols. C'est dans le même esprit que de nombreux terrils furent transformés de main d'homme à l'aide de plantations diverses mais également grâce à mère nature qui participa activement à la recolonisation des surfaces. Les graines véhiculées par le vent et les animaux sur leurs pelages et leurs pattes reconstituèrent un tapis végétal sur leurs sols ingrats et inadaptés, redessinant les paysages. Curieusement, la combustion de certains terrils favorisait même parfois l'introduction d'espèces végétales exotiques et tropicales. Ce phénomène était dû à la présence de pyrite de fer qui s'oxyde au contact de l'air, dégageant ainsi de la chaleur consumant les poussières de charbon encore présentes dans l'accumulation de résidus d'extraction et pouvant atteindre par endroits 100°C en surface et jusqu'à 900°C à un mètre de profondeur !

2

La luminosité blafarde du soleil procurait au jour une allure fantomatique habillant d'un voile évanescent les plus fabuleuses des créations de la nature. La brume matinale qui recouvrait la surface de l'étang donnait l'image apaisante d'un bain chaud dans lequel on se plongerait aisément avec volupté, tableau figé d'impressionniste en mal d'inspiration. Une opération de grande envergure avait été décidée par plusieurs municipalités regroupées en communauté d'agglomération pour nettoyer les fonds de l'étang. Les berges avaient été laissées accessibles aux véhicules pendant trop longtemps. Cette facilité avait attiré nombre de petits malfrats ou de citoyens indélicats à venir déverser dans ses eaux une quantité invraisemblable de détritus en tous genres. La société de pêche avait alerté les autorités qui tentèrent de repérer les auteurs de ces atteintes à l'écologie. Quelques procès-verbaux furent même dressés. Mais le phénomène ne pouvant pas être endigué faute de ressources suffisantes, des restrictions d'accès furent mises en place dans un premier temps afin de restreindre les accès aux véhicules, au grand dam des usagers toutefois compréhensifs grâce à une bonne communication.

Les moyens déployés en ce jour d'automne étaient à la hauteur de la tâche. Une foule d'employés municipaux, une

équipe de plongeurs aguerris, une armée de camions, des engins de levage et même un support aérien par hélicoptère avaient été dépêchés sur place pour entamer un lourd travail de récupération et de déblaiement des objets divers parfois très imposants extirpés de l'étang. On commença à repêcher des vieux vélos, des caddies de supermarché, des meubles, des déversements de chantiers, mais aussi des véhicules, scooters, motos et voitures volés ou bien déclarés comme tels pour récupérer l'argent de l'assurance ou encore abandonnés après avoir été utilisés pour des larcins. La récolte promettait d'être conséquente. Les pêcheurs avaient d'abord commencé à se plaindre des fonds encombrés puis la blessure d'un baigneur inconscient du danger par le toit rouillé d'une voiture immergée avait été la goutte d'eau qui fit déborder l'étang.

L'extraction se poursuivit une bonne partie de la journée. Les rotations de camion ne ralentirent qu'en milieu d'après-midi. Les objets les plus lourds et encombrants nécessitèrent l'intervention de l'hélicoptère. Une demi-douzaine de voitures avait été recensée, et pré-équipée de sangle de manutention par l'équipe expérimentée de plongeurs. L'heure de vol de ce moyen aérien étant très onéreuse, un minimum d'organisation s'avérait nécessaire pour optimiser son temps d'utilisation, mais dans ce contexte d'accès limité pour de gros moyens de levage, le choix d'une autre option était chimérique. Dès le milieu de journée, le ballet aérien débuta dans un vacarme assourdissant. Les véhicules étaient extirpés un par un de la vase à l'aide d'un solide câble métallique puis évacués par les airs vers une zone de clairière préalablement aménagée pour les recevoir avant leur identification par les services de gendarmerie et leur futur

transfert vers les casses automobiles. La cinquième voiture attira aussitôt l'attention des enquêteurs. Des ossements avaient été repérés à l'intérieur de l'habitacle. Les opérations furent aussitôt suspendues et le périmètre bouclé à fin d'enquête par les équipes scientifiques de la section de recherche.

Comme les opérations de curage de l'étang étaient couvertes par un journaliste de la presse locale, la découverte fut rapidement rendue publique. La une du journal local titrait dès le lendemain : *Alors que des opérations de nettoyage de l'étang de Wingles étaient en cours, des ossements probablement d'origine humaine ont été découverts dans l'habitacle d'une voiture extirpée des eaux par voie héliportée. Les techniciens de la police scientifique ont aussitôt bouclé le périmètre. Aucune piste n'est écartée pour le moment. Le travail d'enquête ne fait que débuter.*

La nouvelle fit rapidement le tour du département et de la France entière. Le séjour prolongé dans les eaux de l'étang ne facilita pas le travail d'identification. L'enquête piétina rapidement. Aucun témoignage n'avait pu être recueilli. En dépit de l'utilisation des techniques les plus modernes de recherche criminelle, toute tentative d'identifier précisément le cadavre s'avéra vaine. Tout au plus avait-on pu établir qu'il s'agissait d'une femme de 35 ans environ d'origine européenne. Le mystère demeura entier quant à l'origine du décès ; Suicide ? Accident ? Meurtre ?... L'affaire fut rapidement classée sans suite après plusieurs mois d'investigations infructueuses et archivée parmi les nombreux dossiers irrésolus.

3

Alors qu'il gravissait une à une les marches de l'escalier qui le menait à l'étage, Thomas songeait rétrospectivement aux paroles confuses de son grand-père murmurées juste avant de s'éteindre pour toujours. Il lui avait parlé d'une vieille malle stockée au grenier de cette maison qu'il était obligé de débarrasser afin d'être restituée à la société des houillères du bassin du Nord Pas-de-Calais. Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis l'enterrement et il venait seulement de se remémorer les dernières paroles du vieil homme sur le point de mourir. Il y avait à peine prêté attention tant la douleur de sa perte prochaine lui brisait le cœur. Après la disparition tragique de ses parents dans un accident de voiture, il l'avait recueilli et s'était occupé de lui avec affection et tendresse. Il n'avait alors que quatre ans. S'il était une qualité que l'on peut indéniablement attribuée aux hommes du Nord c'était incontestablement l'esprit de solidarité héritée de la dureté du labeur du fond des trous sombres. Il avait œuvré comme mineur de fond pendant une grande partie de sa vie. La silicose avait fini par avoir raison de sa résistance exceptionnelle. Cette dernière lui avait malgré tout permis de survivre jusqu'à l'âge de 78 ans, alors que la moyenne de vie espérée pour ces hommes était de neuf ans lorsqu'il atteignait l'âge de 50 ans.

Cette maladie insidieuse dévore petit à petit les poumons de ces hommes courageux inhalant les fines particules de poussière de silice présentes dans les veines de charbon en quantité. L'absence de protection ou de neutralisation des poussières dans les mines eut pour conséquence une recrudescence des cas déclarés dans le courant du XXe siècle. Pour autant elle ne fut reconnue comme maladie professionnelle qu'en 1946. Après plus de quarante années de travail acharné au fond, son grand-père avait commencé à présenter des signes de fatigue générale, puis la difficulté croissante à respirer l'avait contraint à accepter un travail en surface. Moins bien rémunéré certes, mais plus sain. Il était cependant déjà bien trop tard. Le mal s'était installé de façon irréversible. Après une dizaine d'année d'épisodes chroniques de surinfection bronchique, la tuberculose s'était déclarée qui l'emporta en quelques semaines. L'insuffisance respiratoire ne cessa de s'amplifier, provoquant des phases d'étouffement de plus en plus fréquentes jusqu'à son agonie, lente et douloureuse. Le souvenir de cet instant tragique où son dernier souffle rauque vint appesantir le silence de recueillement respectueux à l'orée de son dernier voyage, bouleversa Thomas plus profondément que sa sensibilité habituelle ne lui laissait croire. Son affection envers cet homme était à la hauteur de celle qu'il lui avait témoignée pendant dix-huit ans.

L'endroit était largement encombré d'objets divers et désuets. Un amoncellement de souvenirs, de moments de vie ensevelis sous une épaisse couche de poussière. Il déambulait sans conviction à travers ce capharnaüm labyrinthique soulevant au passage des volutes de fines particules irritantes. Cette

atmosphère suffocante n'était pas sans lui rappeler avec émotion l'environnement malsain des tunnels obscures. Il manipula de-ci de-là quelques objets avec délicatesse de peur de les abimer, tentant d'imaginer leur histoire dans les mains de ses grands-parents. Thomas n'était pas vraiment ce que l'on appelle un émotif et pourtant une sorte d'aura émanait perceptiblement des lieux et il ressentait une certaine nostalgie à l'évocation d'un passé enfoui. Rangée précautionneusement derrière un vieux buffet, une malle imposante attendait patiemment son heure depuis de longues années. Il essuya un vieux tabouret branlant qu'il plaça devant et souleva le couvercle après s'être assis. Il sortit un à un les objets en les examinant avec curiosité et une perplexité croissante.

Une photo en noir et blanc dans un cadre vieillot avait figé pour l'éternité un groupe de quatre hommes dont son grand-père et une femme qui n'était pas sa grand-mère, morte jeune peu de temps après leur mariage d'une maladie incurable. Il ne les reconnaissait pas. Elle semblait dater de bien avant son arrivée dans cette maison pour y être recueilli. Un uniforme allemand de la seconde guerre mondiale ne manqua pas de le surprendre. Où donc avait-il bien pu dénicher cette antiquité dévorée par les mites ? Mais il n'était pas au bout de ses surprises. Soulevant le vêtement, il hallucina en déroulant une toile grasse enveloppant un vieux pistolet Luger en parfait état de conservation. Quelques chargeurs pleins accompagnaient cette arme très utilisée pendant les deux guerres mondiales. Il inventoria également un tas d'objets disparates allant de la médaille croix de fer, de la broche à l'effigie de croix gammée, un brassard rouge avec le même insigne, un poignard, une baïonnette dans son étui, un masque à

gaz, une cartouchière, une boucle de ceinture ayant probablement appartenu à un haut fonctionnaire nazi, et même un exemplaire de *Mein Kampf*… Soulevant une plaque séparative en bois, il découvrit une double rangée de lingots d'or, une vingtaine au total. Comment était-ce possible ? La présence improbable de ce trésor était tellement aux antipodes du niveau de vie modeste de son grand-père.

Une multitude de questions se mit à tourbillonner en spirale dans sa tête. Grand-père se désintéressait complétement de la richesse. Sa maigre pension lui avait toujours suffi pour assurer ses besoins quotidiens et il parvenait même à aider un peu financièrement son petit-fils pour ses études. Tout cela n'avait décidément aucun sens. Il ne lui connaissait aucune addiction dépensière, totalement insensible à la propagande outrancière de la société de consommation. D'ailleurs, il ne possédait ni téléviseur ni radio. Il consacrait tout son temps libre à la lecture et aux mots croisés. Quel besoin avait-il de conserver cet or et surtout d'où provenait-il ? Après une longue période de réflexion stérile, il décida de refermer le couvercle et de redescendre dans le salon en emportant avec lui la photo qu'il avait sortie de son cadre.

4

Confortablement installé dans le fauteuil moelleux aux accoudoirs usés que son grand-père affectionnait et ne quittait presque plus les derniers temps, il examina attentivement les visages de ces quatre hommes et de cette femme qui paraissaient bien se connaître au vu de leurs attitudes de franche camaraderie. Au verso étaient indiqués des prénoms Jean, Jacques, Henri, Hélène et moi, sans aucun doute inscrits de la main de son aïeul, Roger. Ces inconnus aux visages noircis par la poussière de charbon revêtaient les habits traditionnels de travail des mineurs de fond. Le pantalon et la veste en toile de chanvre ou en coton, un gros ceinturon de cuir noir supportant une gourde en fer, la *barrette*, ce chapeau rond et plat à large bord en cuir bouilli, avec un bonnet dessous, le *béguin* et de gros godillots en cuir. Thomas ne connaissait pas les collègues de Roger. Ils étaient sans doute tous décédés depuis longtemps à sa naissance. Le record de longévité de son grand-père demeurait une exception et lui n'avait que vingt ans. Perplexe, il se demandait comment il pourrait bien en savoir plus sur cette histoire. Il voulait en avoir le cœur net. Sans doute devrait-il aller fouiller dans les archives de la société des mines. Il était harassé. Il s'endormit profondément après un long moment d'intense réflexion.

Sur la route qui les amenaient vers la fosse en ce matin glacial, les quatre compères s'étaient arrêtés à l'estaminet pour

prendre *un'n tchiote bistoule*, cette petite dose de rhum ou de genièvre que l'on versait dans la tasse de café du matin après l'avoir bu et que l'on mélangeait de nouveau avec le restant de café et de sucre, d'où son nom en patois ch'timi. Ce rituel quotidien apportait réconfort aux âmes laborieuses en même temps qu'il procurait une sensation de réchauffement des corps. L'ambiance était détendue, conviviale, fraternelle et grave à la fois. La majorité des conversations restaient focalisées sur l'accident survenu deux semaines plus tôt à la fosse 7 de Liévin, située à Avion. Une cage de « bure », ce puits vertical reliant les galeries de la mine, s'était détachée du câble au moment de la descente. Cinq hommes s'y trouvaient, quatre furent tués sur le coup après une chute vertigineuse de plus de cinq cents mètres. Le cinquième décéda à l'hôpital. La cérémonie d'hommage avait été particulièrement émouvante et digne. La région s'était largement mobilisée pour venir apporter le soutien indéfectible de tout un peuple aux familles des disparus. Cet évènement avait douloureusement rappelé à tout à chacun les dangers inhérents à ce travail de forçat. Une campagne générale de vérification du matériel de descente avait été ordonnée par les pouvoirs publics. Elle ne parvint pas à dissiper l'angoisse étreignant chaque homme au moment de pénétrer dans la cage de fer et de dévaler en une chute infernale les centaines de mètres qui séparaient la surface à l'air libre de la galerie sombre dans laquelle il était affecté.

À une époque beaucoup plus ancienne, les premiers mineurs devaient descendre au moyen d'échelles jusqu'à une profondeur de 300 mètres minimum et jusqu'à 500, 600 mètres dans un puisard appelé le *bougniou* puis vint le temps des

tonneaux ou *cuffats*, mais les accidents furent légion. Le charbon était remonté dans des baquets levés par des chevaux. Le temps de descente n'était pas compté dans les heures de travail. La remontée était tellement dure après douze heures passées au fond que certains demeuraient sur place la semaine. Ceux qui gênaient la remontée tombaient parfois suite à une bagarre. Un système de cage suspendue à un câble fut développé augmentant ainsi l'efficacité de l'extraction et renforçant accessoirement la sécurité de la descente. Des chevalements, appelés *chevalets* dans la région, furent édifiés à cheval au-dessus des puits, à l'origine du nom. En haut de ces structures d'une quarantaine de mètres de hauteur conçues à l'origine en bois, puis en brique, métal ou béton, tournaient les molettes construites en bois ou en fer. Ces imposantes roues de plusieurs mètres de diamètre servaient de poulies de renvoi aux câbles qui, d'un côté, s'enroulaient sur les bobines de la machine d'extraction, et de l'autre, retenaient les cages qui circulaient verticalement dans le puits. En dépit de la modernité des installations, la permanence des efforts de maintenance s'avérait indispensable. Et même si aucune responsabilité n'avait été imputée à l'employeur dans cette affaire après enquête, le doute subsistait dans l'esprit de chaque mineur. Et cette peur larvée qui taraudait les esprits alimentait les revendications de ces hommes courageux quant au renforcement des mesures de sécurité.

Après l'estaminet vint le moment où il fallut affronter les rigueurs de l'hiver pour se diriger vers cette ogresse nourricière mais terrifiante qui promettait à coup sûr de les engloutir insatiablement dans les profondeurs terrestres. Les hommes frigorifiés s'agglutinaient vers l'entrée de l'établissement. Ils se

dirigèrent vers la *salle des pendus*, le vestiaire aérien. Ils se changèrent en silence, troquant leurs habits de ville pour revêtir des bleus de travail. Leurs vêtements étaient ensuite suspendus sur des crochets accrochés à une chaîne destinée à élever le tout au plafond à l'aide d'une poulie. Cet ingénieux dispositif mis en œuvre au début du XX^{e} siècle permettait un gain de place notable par rapport aux armoires et de libérer tout l'espace au sol afin de pouvoir le nettoyer convenablement au retour des mineurs crasseux en provenance du fond. De surcroît les vêtements remontés humides à la fin de la journée séchaient plus rapidement au plafond de la salle ventilée et chauffée. Les quatre hommes se regroupèrent ensuite contre un mur pour fumer une dernière cigarette. Ils chuchotaient plus qu'ils ne parlaient. Toute présence de cigarette, allumette ou briquet au fond constitue un motif de licenciement immédiat. L'approche du moment fatidique où ils devraient évacuer toute pensée parasite avant de pénétrer dans la cage les rendait étrangement silencieux.

Ils passèrent à la lampisterie où ils s'équipèrent avec des lampes en échange de la remise d'un jeton où était inscrit leur numéro de matricule afin de lister les mineurs présents au fond. Ainsi, lors de catastrophes, la compagnie connaissait le nombre et les noms de ceux qui n'étaient pas remontés. Le jeton ou *taïette* était une simple pièce métallique en aluminium ou en laiton, dont la forme différait selon le poste, carrée pour celui du matin, ronde pour l'après-midi et triangulaire pour celui de nuit. La protection de la flamme de ces lampes dites de sûreté était devenue une nécessité au début du XX^{e} siècle avec l'accumulation des drames miniers dus à des explosions de poches de grisou. L'air entrait par un tamis spécial pour alimenter la flamme, ainsi l'atmosphère

globale n'était pas en contact avec elle et ne risquait pas de faire exploser les poches de grisou. Le *porion* comme on nommait le contremaître, pointait et distribuait le travail à effectuer dans la journée. Jacques était chargé de la préparation du chantier, le *traçage* et Jean, gazier de formation, était équipé d'un grisoumètre pour contrôler la présence de grisou dans la veine. Henri et Roger étaient *haveurs* chargés de taper dans la houille à l'aide d'un pic à une pointe, contrairement à celui du terrassier qui en a deux. C'était à cause du manque de place, pas assez de recul. Quand la taille le permettait, ils utilisaient la *rivelaine* à deux pointes. Puis ils se dirigèrent à pas lents vers le *moulinage* ou *recette du jour* pour prendre place dans la cage qui comportait plusieurs niveaux. Ils descendirent par des escaliers pour accéder au palier d'accès inférieur. Les portes métalliques protégeant les mineurs d'une chute lors des mouvements de descente et de remontée se refermèrent sur eux.

A SUIVRE…